

## *Pourquoi Lourdes?*

C'est une longue histoire qui a germé et mûri dans ma tête depuis maintenant une quinzaine d'années. Une petite lumière qui ne s'est jamais éteinte au plus profond de moi. Une lueur que j'ai toujours préservée, qui ne pouvait s'éteindre que par l'accomplissement de ce projet qui me tenait tant à cœur. A cette époque, nous vivions heureux, soudés. La vie s'écoulait avec insouciance, sans souci du lendemain. Dire que tout glissait sans aucun problème serait un peu utopique de ma part. Quelle famille n'a pas plié un jour sous le poids des fardeaux ! Quelle famille n'a pas traversé ces longs méandres qui jalonnent notre route quotidienne !

Notre fils Yohann fêtait bientôt ses vingt-deux printemps. Depuis un moment, il se sentait fatigué et ne dégageait plus cette énergie qu'il savait si bien transmettre autour de lui, à l'image de ses deux sœurs, Aurélie et Céline. Notre inquiétude grandissait intérieurement et nous décelions depuis un moment des indices, des signes alarmants qui ne trompaient pas. Sa santé qui se dégradait lentement, nous préoccupait beaucoup. Nous nous efforcions tous les quatre de le réconforter, de trouver les mots justes pour le rassurer. Suite à de nombreuses prises de sang et examens complémentaires, le docteur décida d'hospitaliser Yohann qui s'affaiblissait de jour en jour. Ses forces le lâchaient inéluctablement et, déjà, les prémices de sa maladie commençaient à le dévorer.

Quelle était longue l'attente dans cette salle froide et terne de l'hôpital ! Les aiguilles de l'horloge égrenaient inlassablement le temps qui paraissait suspendu à une mauvaise nouvelle. Après ce sursis interminable, nous percevions derrière la porte des pas déterminés qui se rapprochaient dans ce couloir imaginaire. Ce bruit de talons de plus en plus pressants qui se dessinaient dans l'inconnu stoppèrent net derrière la porte. Ce long silence angoissant augurait le pire. Un homme d'une cinquantaine d'années entra dans la salle, sûr de lui et déterminé.

\_ Bonjour madame, bonjour monsieur.

\_ Bonjour docteur... Comment va Yohann?

Le médecin s'assit lentement derrière la table et nous regarda un peu gêné en tripotant exagérément son stylo. Était-ce une peur, une appréhension qu'il cherchait à dissimuler? La vérité était au bout de ses lèvres.

Après de brèves présentations, le verdict tombe comme un couperet, sans ménagement, sans compromis, d'une violence inouïe, presque habituelle pour cet homme. D'un regard lucide et inquiet, il nous assène une phrase que je n'oublierai jamais.

\_ J'ai une mauvaise et une bonne nouvelle... Les examens ne sont pas bons du tout ... Votre fils a une leucémie foudroyante... mais le diagnostic a été décelé à

temps... C'est la bonne nouvelle.

Tout s'est figé à cet instant précis et je n'arrive toujours pas à trouver les mots pour exprimer ce que nous avons ressenti. Une chape de plomb s'abattait sur Yohann, sur notre famille. Nos regards inconsolables se sont croisés longuement. Une larme glissa sur la joue de ma petite femme, puis une deuxième qu'elle dissipa délicatement de sa main toute tremblante. Nous étions anéantis, incapables de sortir le moindre mot.

\_ Ne vous inquiétez pas, Yohann est pris en soin intensif et nous allons attaquer très rapidement un traitement lourd. Il y a beaucoup de types de leucémie mais celle-ci se soigne bien.

Rayons, chimios, perfusions et j'en passe... La galère commençait pour tout le monde mais surtout pour notre fils. Tout s'enclencha rapidement. Il fallait à tout prix qu'il surmonte cette épreuve si cruelle, si lourde. Il devait guérir, tout simplement, et profiter à nouveau de cette vie si précieuse. Nous étions tous soudés autour de lui pour le rassurer, le booster et rester surtout positif sur sa guérison. La famille proche nous a toujours soutenus dans les moments difficiles, allant même jusqu'à lui prêter un petit ordinateur qui meublait ses longues journées d'hôpital. Ses amis, toujours fidèles encore aujourd'hui, lui ont été aussi d'un grand soutien moral. Que de nuits blanches à parler, à pleurer dans cette attente interminable. Le soir, après ma journée de travail, je rejoignais Lydie qui passait l'après-midi à son chevet. C'était dérisoire, comparé au quotidien que vivait Yohann au plus profond de son être. Une seule chose nous motivait : sa guérison. C'était notre leitmotiv. Notre nouveau projet de maison n'avait plus aucun intérêt. Ses soins devenaient lourds et les allers-retours se succédaient chaque semaine entre la maison et le CHU de Nantes. Après plusieurs mois d'hospitalisation, Yohann tenait bon, malgré son traitement draconien. Son courage exemplaire nous donnait cette force que nous devions à notre tour lui transmettre.

C'était je crois un après-midi d'automne, la professeur qui le suivait, m'appela en urgence à mon travail

\_ Monsieur Bourget, il faut que vous veniez de suite, c'est très important.

Cette phrase, si angoissante, masquait forcément le noir, la mort. Nous sommes partis immédiatement pour Nantes, sans dire un mot. Que ce trajet fut long ! Ma respiration s'accélérait, mon cœur était sur le point d'exploser. A notre arrivée dans la chambre, la professeur nous accueillit avec un petit sourire de compassion. Broder maladroitement sur des mots ne lui servait visiblement à rien et elle préféra aller droit au but.

\_ Yohann ne veut plus continuer son traitement.

Un sentiment d'oppression incontrôlable m'envahit d'un seul coup. Voulait-il en finir ? Se rendait-il compte de sa décision ? La barre devenait inaccessible et certainement trop lourde pour lui. Que dire devant ce constat ? Il tenait seul son destin entre ses mains. Avec énormément de compréhension et d'écoute,

elle lui murmura calmement une phrase qui me restera à vie.

\_ Yohann, tu le sais, si tu arrêtes ton traitement maintenant, je ne pourrais plus rien pour toi, ce sera inéluctable !

\_ Que peut-on faire, docteur ?

\_ Rien ! Yohann est fort. Il encaisse bien ses traitements mais il n'a pas le choix.

Sereinement, elle lui laissait prendre seul sa décision, jusqu'à 21 heures. Nos regards se sont croisés avec une intensité tellement forte, le suppliant de revenir à la raison tellement évidente pour nous. Notre fiston sortit lentement de la chambre, sans un mot. Nous sommes tombés en sanglots, égrenant ce compte à rebours fatidique qui nous parut interminable. Un peu avant cette heure butoir, Yohann nous rejoignit après avoir consommé cette saloperie de cigarette, ce poison, cette addiction destructrice que le docteur n'avait pas voulu lui supprimer.

\_ Docteur, il fume avec sa maladie !

\_ Oui, je sais. On verra plus tard. Il a trop d'interdits pour le moment.

Après un long silence, Yohann nous fit un petit signe positif de la tête qui nous bascula dans une sorte euphorie intérieure. L'espoir renaissait pour tout le monde, mais tellement plus fort pour lui.

Une lumière incandescente m'envahit d'un seul coup. C'est à partir de cet instant que ce déclic a surgi au plus profond de moi. Je me devais de défier son combat, son chemin de croix. C'était une évidence : la vie était plus forte que la mort. Yohann ne pouvait que guérir et je me promettais de me rendre un jour à pied jusqu'à Lourdes. Cela ne changerait rien, mais c'était un engagement sur moi-même, sur la vie si précieuse. Voilà ! Maintenant, vous comprendrez peut-être mieux le sens du « Pourquoi Lourdes ? ». Partager et exprimer mon expérience. Il fallait que je passe par ces petites souffrances, incomparables et infimes par rapport à celles que Yohann a vécues. Son épreuve, désormais loin derrière moi, restera ancrée à jamais.

Les années se sont écoulées et je gardais toujours ce projet qui veillait comme la petite flamme du tabernacle posée sur l'autel. J'étais bloqué à l'idée de partir durant mon mois de congé, laissant ainsi Lydie dans le désarroi et l'expectative. C'était tout simplement égoïste de ma part et inenvisageable. Je réaliserai donc cette promesse quand je serai à la retraite. Je dirais plutôt pendant les grandes grandes vacances car je n'aime pas ce mot que j'essaie de bannir de mon vocabulaire.

Bizarrement, j'appréhendais l'arrêt brutal de mon activité professionnelle qui me tenait à cœur et aussi la coupure avec certains de mes collègues. Ce passage indépendant de ma volonté, cette roue qui tourne inexorablement et qu'il est impossible d'arrêter, me faisait flipper.

Ce fut en fait un vrai bonheur de jouir de mon temps libre et de profiter des petits moments simples de la vie, sans stress et sans contrainte. Je pouvais

enfin me consacrer à mes passions : le sport, la peinture, la famille et, bien sûr, mon projet qui me tenait tant à cœur : Lourdes.

## *La préparation physique*

Le sport a toujours été vital pour moi et j'avoue que m'en passer maintenant serait difficile. Courir n'a rien de comparable à la marche. J'ai dû progressivement me familiariser avec mon sac de 10 kilos sur le dos qui renfermera tout ce que j'aurai de plus précieux pour mon voyage. Je devais désormais m'habituer à cette nouvelle sensation qui m'accompagnera pendant tout ce mois.

Le football, le vélo, le tennis, le badminton, le tennis de table, le footing, tous ces sports individuels ou collectifs m'ont permis de me surpasser et de m'épanouir. C'est une formidable école de vie. Je me souviens de ce soutien si précieux, de mes potes du Rayon florentais qui m'avaient boosté suite au décès de Papa. Toute l'équipe était venue à la maison me remonter le moral et me bousculer sans ménagement.

— Allez Jean-Yves ! Reprends ton vélo. On a une échéance dans deux mois. Bouge-toi maintenant. Si ton père était là !

Ce pavé en pleine tronche m'avait remotivé comme jamais. J'étais au top de ma condition pour le jour J, terminant même septième au sprint des dix heures de Saint-Florent, avec un petit signe vers le ciel. J'aurais tellement aimé partager ces moments forts avec lui ! Ma détermination était revenue avec le goût de pratiquer.

Depuis longtemps, Papa a contribué en grande partie à me transmettre cette passion qui, j'espère, m'habitera encore longtemps. J'étais déjà, en quelque sorte, conditionné mentalement.

Je prenais plaisir, le week-end, à courir sur les bords de cette magnifique Loire. Ce fleuve sauvage et incomparable me dévoile encore à chaque sortie ces multiples facettes au fil des saisons. Les couleurs ambrées des bancs de sable de l'été contrastent avec cette imposante masse d'eau de la saison hivernale. Je ne me lasse jamais de cette métamorphose, de ce privilège que me procure cette nature.

Le soir, après mon travail, je m'efforçais d'enchaîner deux ou trois séances de vélo elliptique, très bénéfiques pour le cardio. Une préparation irréprochable était impérative pour avaler sept cent cinquante kilomètres dans les meilleures conditions possibles et limiter ainsi en partie les problèmes physiques.

## *Le grain de sable*

Le bureau d'étude de l'entreprise était au premier étage, ce qui en l'occurrence, ne facilitait pas notre tâche. Les allers-retours dans l'atelier en période intensive étaient fatigants et stressants, mais je prenais mon job à cœur. J'avais gravi allègrement le mythique Everest après avoir comptabilisé sommairement avec un collègue le nombre de marches durant toute une année... Impressionnant quand même, mais que de temps perdu !!!

Vers la fin novembre, je ressentis une petite gêne en montant rapidement les escaliers, mais rien d'inquiétant. Cette sensation étrange, qui ressemblait à une brûlure gastrique ou une angine, ne m'a pas interpellé. La situation s'est dégradée lentement lors des sorties footing du week-end avec une gêne anormale au niveau de la poitrine. Mon corps refusait d'envisager le pire.

Pourtant, par un beau matin d'hiver ou le manteau de brume venait discrètement caresser l'eau frémissante de cette magnifique Loire, mon corps m'asséna une grosse alerte. La sonnette d'alarme était tirée. Un grain de sable venait d'enrayer la belle mécanique. Je courais par intermittence, impossible de reprendre mon souffle et de tenir le rythme. Revenir à la maison était ma priorité malgré l'oubli de mon portable. Que se passait il réellement ? Je n'osais pas affronter la réalité en face mais le doute s'installait.

« Chéri, qu'est-ce qui arrive, ça ne va pas ? Tu es si pâle !

— Ne t'inquiète pas, ça va passer.

— Va voir le médecin demain, tu entends...

— Oui, oui... »

Ma petite femme me conjura de consulter rapidement. Je peux lui dire un grand merci car, sincèrement, cette peur de braver l'évidente réalité aurait peut-être pu m'être fatale. Elle ne s'était pas trompée. Le docteur m'envoya directement à l'hôpital d'Angers. Les examens approfondis au CHU sont sans appel. L'artère principale était en partie bouchée. J'étais effondré par ce séisme intérieur. Je pratiquais le sport, je ne fumais pas, et pourtant... pourquoi ? Le facteur héréditaire sans doute !

Après la pose de stents et une convalescence d'un mois, je repris doucement la marche sur les conseils de mon cardiologue. Le footing retrouva naturellement sa place, en prenant bien soin de ne pas monter en surrégime. Le corps humain est semblable à une voiture. Il faut le préserver, le bichonner, l'entretenir au fil du temps. C'est notre bien le plus précieux, le reste est secondaire.

Mon projet commençait à battre de l'aile et je devais forcément revoir mes objectifs à la baisse. Pour corser la difficulté, je m'étais mis en tête de réaliser cette aventure en courant. Une idée saugrenue et un peu présomptueuse de ma

part, j'en conviens. Je décidais donc, malgré moi, de basculer progressivement vers la marche.

Les conseillers des magasins spécialisés m'ont permis d'emmagasiner de nombreuses données indispensables pour ces 27 jours. Marcher et courir sont deux sports très différents. J'en veux pour preuve cette petite anecdote du vendeur qui lesta mon sac de 10 kilos pendant un petit quart d'heure dans le magasin :

— Vous voyez, ce n'est plus la même histoire...

A ce moment-là, je pris la mesure de la difficulté qui m'attendait. Les grandes vacances se profilaient doucement à l'horizon. Encore six mois et j'étais enfin libre de mon destin. Officiellement, mon départ en retraite, programmé le 1<sup>er</sup> avril, est avancé au 15 février. Je décidai donc de planifier mon décollage pour le début mai, époque idéale pour réaliser ce projet dans de bonnes conditions.

Ma préparation a été très intense pendant ces deux mois. Je m'étais fixé quatre à cinq marches de 25 à 30 kilomètres par semaine. C'était ma dose hebdomadaire, en prévision de ce qui m'attendait .

Le printemps avait déjà repris ces magnifiques parures lumineuses pour ce mois d'avril . Les enfants nous avaient offert, pour Noël, une semaine dans cette magnifique région d'Alsace. La diversité de ses paysages, ses maisons typiques à colombages multicolores, ces dégradés de couleurs chatoyantes sur les crêtes vallonnées dominant la vallée du Rhin, nous ont vraiment enthousiasmés. Merci pour ce cadeau qui s'est finalement prolongé d'une semaine, tellement nous étions bien.

Les batteries étaient pleinement rechargées et je me sentais fin prêt pour enfin partir. C'était mon obsession avec tout de même une grosse appréhension : ce gouffre de l'inconnu qui me défiait.

### *Les préparatifs*

Suite à cet incident de parcours, mon entourage s'inquiétait beaucoup. Il n'imaginait pas un seul instant me voir partir seul sur les chemins avec mes problèmes de santé qui m'avaient quand même secoué.

Pour me rassurer, je fis donc appel à Claude, mon frère, qui avait déjà bourlingué sur les chemins de Compostelle. Sans aucune hésitation, ce baroudeur accepta de m'accompagner une grande partie du chemin.

— Ok, Jean-Yves, je suis partant, mais je te laisserai finir seul. C'est ton projet.  
— Merci, Petit Claude, mais on verra pour la fin...

C'était l'évidence même d'arriver tous les deux à Lourdes, et inconcevable pour moi qu'il reparte seul, si près du but. La présence de mon petit frère à mes côtés rassurait toute la famille. Il me tardait de partir rapidement, mais avec toujours ce grand trou noir qui s'ouvrait béant devant moi.

Claude avait emmagasiné de l'expérience avec ces derniers voyages. Il m'avait listé l'inventaire complet de mon sac à dos, nécessaire pour un mois. J'avais répertorié minutieusement, dans les moindres détails, le contenu de mon paquetage quatre à cinq jours avant mon départ définitif. Tout était prêt le jour J sans la moindre ambiguïté. Le puzzle était reconstitué et je pouvais à tout moment retrouver chaque pièce à sa place initiale. Le seul bémol venait de mon sac un peu juste. Quarante litres aurait été plus judicieux pour ce long périple mais je devais composer avec.

Nous avions pris soin de sélectionner plusieurs adresses pour chacune de nos étapes. Nous pouvions ainsi réserver sans soucis quelques jours avant notre arrivée. J'étais donc fin prêt pour entamer ce long périple avec mes deux compagnons de route : Petit Claude et... mon sac à dos.



## *1<sup>ère</sup> Étape – LE MARILLAIS–VILLEDIEU: 32 km*

La musique mélodieuse du bruissement de l'eau m'éveille doucement. Mon réveil affiche 6 heures pile. Ce matin, je suis serein. Je m'étire lentement, frustré d'une nuit agitée, me rappelant que le jour J est enfin arrivé.

Les premières couleurs jaune orangé de l'aurore s'immiscent progressivement sur le fond ténébreux du ciel, effleurant délicatement le contour des toits encore noirs des habitations.

Malgré le manque d'appétit évident, je déguste un petit déjeuner presque trop copieux pour l'occasion. Une belle journée s'annonçait. Le soleil joue déjà à cache-cache avec la cime des peupliers qui s'élancent magistralement.

Aujourd'hui, Lydie commence plus tôt son travail. Elle préférerait sûrement me laisser seul, évitant ainsi les départs toujours difficiles. Ce jour si attendu depuis des mois, des années, me défiait enfin aujourd'hui. Le moment était venu d'entamer sans plus attendre mon voyage. Je me souviens encore de mon hésitation jusqu'à la dernière minute sur ce choix de conserver ma cape de pluie. Pourquoi avoir hésité aussi longtemps sur ce dilemme qui se verra par la suite d'une évidence flagrante.

Après quelques ajustements, je pars donc en direction de La Chapelle-Saint-Florent, mon premier village. Villedieu-la-Blouère sera ce soir ma première étape.

Très vite, dès les premiers kilomètres, je réalise le mur immense qui se dresse devant moi. N'avais-je pas mis la barre trop haute ? Le doute s'empare subitement et me déstabilise. Je devais très vite réagir, prendre le dessus pour contrôler cette inquiétude :

« Allez, Jean Yves. Fonce, ne te pose pas de question ... »

Derrière moi, la maison n'était plus qu'un tout petit point minuscule, fragile, isolé au cœur de la vallée. Je louais la chance qui m'était donnée d'être en bonne santé, de marcher, de vivre tout simplement. Combien de personnes handicapées auraient aimé être à ma place :

« Jean-Yves, tu n'as pas le droit de te plaindre. »

Ce sera mon leitmotiv dans les moments difficiles. Les deux semaines précédentes, passées en Alsace, m'ont permis de recharger les accus. Deux sorties seulement ont été suffisantes pour conserver ma fraîcheur et entamer doucement ces premières étapes. Je pouvais acquérir progressivement le rythme quotidien et limiter ainsi la blessure, même bénigne, tant redoutée.

Je traversais tranquillement Montrevault quand une vieille femme, surprise par mon accoutrement, me demanda un peu gênée ma destination.

— Vous allez où comme ça ?

— Lourdes, madame.

Son regard s'illumine d'un seul coup.